Le monde catholique et les cités-jardins à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres

The Catholic world and the garden cities in Brussels during the interwar period

El mundo católico y las ciudades-jardín en Bruselas en el período de entreguerras

Cécile Vanderpelen-Diagre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25795>

DOI : 10.4000/assr.25795

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 mars 2014

Pagination : 163-183

ISBN : 978-2-7132-2431-7

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Cécile Vanderpelen-Diagre, « Le monde catholique et les cités-jardins à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 165 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 20 février 2017, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25795> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25795>

Cécile Vanderpelen-Diagre

Le monde catholique et les cités-jardins à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres

Il est des lieux où souffle l'esprit... Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse ¹...

Le thème de la ville comme lieu hypostasiant le vice, la subversion et l'incroyance est bien connu ; il est omniprésent dans la presse quotidienne catholique durant la première moitié du siècle. Cette obsession s'explique par la réalité conjointe au XX^e siècle de la déconfessionnalisation des villes et de la propension qu'ont ces dernières à accueillir des expressions confessionnelles plurielles, lesquelles sont galvanisées par les strates d'immigrations successives. Confrontée à cette réalité, l'Église a adopté et combiné des stratégies tantôt discursives, tantôt organisationnelles. Le discours, tel qu'il se déploie dans la presse et la littérature, hésite entre l'invective presque ex-communicante contre des « lieux de perdition » urbains et un prosélytisme plus classique parant les villes de la beauté du défi missionnaire. Quant à l'organisation pastorale et ecclésiale, elle s'est adaptée, comme l'a montré Salvatore Abbruzzese (1999), différemment selon les époques et les régions pour assurer un maillage efficace des croyants et de leurs cercles de vie. Il fallait s'ajuster à la rupture imposée par la modernité entre les sphères d'habitation (le lieu de naissance, la résidence et l'/les espace(s) professionnel(s)) qui s'est accompagnée d'une fragmentation spatiale entre l'habitation, la sphère sacrée et les zones intermédiaires des échanges et de la sociabilité de la paroisse traditionnelle. La recherche sur l'histoire, l'anthropologie et la sociologie de la paroisse au XX^e siècle s'accorde pour dire que les reconfigurations initiées par le clergé pour se réapproprier un ancrage territorial urbain ont fonctionné selon une logique basée sur l'essai/erreur, tentant d'aménager des systèmes hybrides (R. Courcy, 1999). Parmi les tentatives de reformalisation – et donc de reformulation – du territoire, celle qu'a constituée la fondation ou l'appropriation – par la voie imaginaire notamment – des cités-jardins demeure une des moins bien connues. Cette méconnaissance s'explique évidemment par la brièveté de cette

1. Maurice Barrès, *La colline inspirée*, Paris, Émile-Paul frères, 1913, p. 1.

expérience. Mais elle est également consécutive d'une des caractéristiques d'un modèle urbanistique utopique dont la composante pluraliste brouille les cartes. S'il y a des cités-jardins construites et conçues par des catholiques, des cités-jardins habitées par des catholiques, il n'y a pas, à ma connaissance, de cités-jardins catholiques, ni en France, ni en Belgique, ni au Québec². De ce fait, c'est justement de la rencontre entre un habitat pluraliste dans sa conception et ses fonctions et un idéal – mettre la ville à la campagne – que jaillit une nouvelle modélisation géographique de l'engagement et de la croyance. Le but de cet article est de retracer le contexte historique de cet événement afin de mettre au jour l'expérience qu'elle a pu représenter pour beaucoup de catholiques à partir de l'étude d'un cas : la cité du Kapelleveld (désormais K.). L'analyse se base sur une histoire critique de cette cité, reconstituée grâce à ses archives, combinée à un examen tout aussi critique de deux romans qu'elle a inspirés : *Transposition du divin* (1936) et *Capelle-aux-Champs* (1937) de Jean Libert.

Genèse et développement de la Cité du Kapelleveld

La société coopérative La Cité du K., comme toutes ces homologues, tient son capital de l'État belge, des provinces et des quelque 300 locataires-coopérateurs qu'elle rassemble. Le premier souscripteur est, sans surprise, Émile Vinck (1870-1950), avocat et sénateur socialiste très impliqué dans la reconstruction en tant que directeur de l'Union des villes et communes (M. Smets, 1985). Son conseil d'administration est présidé par le directeur général au ministère de l'Intérieur et de l'Hygiène, assisté de son sous-directeur. Les véritables chevilles ouvrières de la société sont ses fondateurs, Hector Évrard, de la Banque Nationale (et domicilié à Woluwe-Saint-Lambert – désormais WSL), Louis Van Biervliet (également domicilié à WSL), Victor Staquet, sous chef de bureau au ministère des Sciences et des Arts dans la force de l'âge (il a trente ans) et Jean Raineri, attaché à l'administration de l'Hygiène. En réalité, c'est V. Staquet qui mène toute l'entreprise³. Il dirigera tous les travaux et son père les contrôlera. Le choix du plateau du K. s'explique par le fait qu'à l'époque, il est vierge de tout habitat et qu'en outre les terrains y sont peu coûteux (M. Villeirs, 1991). Le projet est confié à l'urbaniste Louis Van der Swaelmen qui dessine un plan (photo 1) destiné à contenir 400 maisons unifamiliales, quelques maisons à deux logements et une dizaine de magasins. Les travaux, exécutés de 1922 à 1926, aboutissent à l'érection de rues tracées tout en sinuosité, bordées de demeures à l'architecture

2. Contrairement aux divers autres types de logements sociaux, qui dès la deuxième moitié du XIX^e siècle sont construits à l'initiative de patrons ou associations libéraux, catholiques ou socialistes.

3. La publicité d'appel aux souscripteurs indique son domicile comme adresse d'inscription (26, rue de Roumanie à Saint-Gilles).

impositions directes ne dépassent pas les 250 francs⁵. » Effectivement, la liste des premiers coopérateurs indique que les professions « intellectuelles » sont largement représentées : fonctionnaires, employés, typographes, artisans d'art, comptables, officiers⁶. Dix ans plus tard, rien ne semble avoir changé puisqu'un journal local explique :

Peu de quartiers présentent en somme cette particularité de voir la presque totalité de leurs habitants appartenir à une seule et même classe sociale. Le K. se trouve cependant dans cette situation, retirez de sa population une paire de fermiers, autant d'industriels, une douzaine de commerçants, autant d'ouvriers et vous vous trouverez devant une masse uniformément composée d'employés et de fonctionnaires, petits et moyens. [...] Population en somme pacifique, éprise d'ordre, généralement éclairée, mais dont les aspirations et les besoins diffèrent totalement de ceux de certains autres quartiers de la commune⁷.

La lecture des procès-verbaux de la société ne donne aucune indication quant aux attaches philosophiques des fondateurs. Cependant, le dessin de la plaquette de propagande que publient les fondateurs en 1923 est lourd de sens. La couverture allie en effet une graphie très moderne pour le titre « KAPELLEVELD » à un dessin, œuvre de l'employé communal Oscar Ebbeni, lui-même coopérateur, très champêtre. Le lien entre les mots « cité » et « jardin » est assuré par une croix, elle-même point de fuite d'une perspective toute dirigée vers une chapelle. Alors que les travaux ne sont pas encore achevés, les assomptionnistes investissent les lieux. En 1925, ils fondent la paroisse Notre-Dame de l'Assomption et organisent une procession sacramentelle le 6 juin, à laquelle assistent les étudiants en théologie de l'Université de Louvain. La cérémonie dure deux heures et demie⁸. Toujours à l'initiative des assomptionnistes, dès le 25 octobre, les fondations d'une école pour filles commencent à être creusées. Un an plus tard, une école pour garçons est également implantée. Ces établissements croissent et embellissent si bien que, comme le dira l'hagiographe de la paroisse : « en moins de 12 ans [la paroisse] avait forgé un instrument merveilleux pour conduire les âmes à Dieu et mettre à leur disposition les trésors de la grâce⁹ ». En 1924, un aristocrate local¹⁰ cède une chapelle, Marie-la-Misérable, ainsi qu'un terrain sur lequel est édifiée en 1927 une église provisoire en bois, réduite en cendres par un incendie deux ans plus tard. Une deuxième église provisoire est construite en 1935. Toutes ces infrastructures accueillent les activités diverses mises en place dans les mêmes années. Ainsi, l'école des filles est-elle le siège du cercle des

5. Circulaire de La Cité, société coopérative d'habitation à bon marché, archives de la société coopérative du K.

6. *Moniteur belge*, 25 août 1922.

7. Un Kapelleveldien, « Le Kapelleveld ? », *La Voix de Woluwe*, 29 janvier 1933.

8. Lieven Bergmans a.a., O.-L.-V. *Hemelvaart-Parochie*, WSL, 1977.

9. Paroisse N.-D. de l'Assomption, *Dédicace de l'église paroissiale (Wijding der parochiekerk)*, 17 mars 1955, WSL, p. 4.

10. Le marquis de la Boessières-Thiennes.

familles chrétiennes ¹¹, où se donnent des conférences d'ordre culturel (ex. : « La grammaire de Labiche ») ou pratique (« Je prends mon tablier »). C'est là aussi que se produisent les pièces de théâtre des Compagnons de saint Genest ¹², dont le directeur n'est autre que V. Staquet, alors déchargé de son mandat de secrétaire de la société du K. L'homme, qui habite depuis 1927 la jolie rue de la Semoy ¹³, continue à être très impliqué dans les divertissements et loisirs des coopérateurs. C'est du moins ce que l'on peut déduire de la photo immortalisant l'inauguration de la salle de fêtes du K. dans laquelle il occupe la place centrale, entouré par deux curés. (C. Temmerman, 2001)

Cependant, dans un article incitant à participer à sa rédaction, le *Bulletin mensuel de la société coopérative*, précise bien que : « Le petit canard a plusieurs pères qui, en philosophie ou en politique, vont de la nuance rouge au rose tendre en passant quelque peu par le bleu ». Et pourtant, l'auteur clôture le texte en invoquant Dieu à deux reprises, lui confiant la fonction de donner à la cité la prospérité des beaux jours ¹⁴. Par ailleurs, si la société accepte de mettre sa salle de réunion à la disposition de toutes les sociétés qui le souhaitent, elle veille à une parité des conférenciers catholiques et non catholiques ¹⁵. Les tendances des administrateurs pointent sans doute plus l'oreille en janvier 1934 lorsque le bourgmestre de WSL demande aux coopérateurs une maison pour y installer une école communale. Le président de l'époque allègue qu'une école est déjà implantée. Cependant, le conseil d'administration vote pour l'installation d'une école publique. À l'instar des autres cités-jardins, K. est conçue selon un idéal autarcique. Elle propose des services tels qu'une salle des fêtes (dite centre civique), une bibliothèque, des terrains de sport, des commerces de première nécessité et les bureaux de la société coopérative qui offre des prestations sociales. Bien qu'on ne possède que peu d'informations sur la vie quotidienne de la cité dans l'entre-deux-guerres, il est vraisemblable que les habitants aient fréquenté ces infrastructures avec enthousiasme. Une témoin de l'époque raconte qu'ils participaient beaucoup aux activités organisées (notamment le théâtre). Elle se souvient en outre d'une « vie des rues » très active ¹⁶. Dans les premières années, seule une ligne ferroviaire (Bruxelles-Tervuren) dessert la cité, qui se situe alors à l'orée de la ville, en plein champ. Cette difficulté d'accès est aggravée par l'état des voiries, qui ne seront pavées ou asphaltées que plus tard (A. Van Damme, 2010). Les journaux locaux le déplorent incessamment et, longtemps,

11. « Au cercle Sainte-Thérèse du K. », in *La Voix de Woluwe*, organe mensuel des groupements catholiques de WSL, 29 janvier 1933.

12. « Au K. », *La Voix de Woluwe*, 3 avril 1932.

13. Au numéro 34 : *registres de population* de WSL.

14. *Le coin du petit canard*, K., n° 1, mars 1930.

15. Société coopérative K., procès-verbal du conseil d'administration, 5 août 1933 et 4 novembre 1933.

16. Interview de Mme M., 12 avril 2013 ; centenaire, elle est la seule survivante de l'époque et habite toujours la cité.

les relations du quartier avec les instances municipales sont centrées sur ce problème. Cependant, tout porte à croire que cette situation excentrée n'allait pas pour déplaire au monde catholique qui, comme on l'a vu, avait mis en place des activités propres à satisfaire ses ouailles. L'idéal autarcique correspondait par ailleurs aux modèles urbains et d'habitat véhiculés par son *intelligentsia*. Parmi les vingt-cinq cités-jardins qui ceignent la capitale, celle de K. semble avoir été particulièrement investie par le monde catholique. Vraisemblablement, sa situation géographique y est pour beaucoup.

Lorsque l'on fait l'histoire de cette cité-jardin, on se trouve pourtant confronté à une véritable contradiction : à la fois, tout concourt et tout s'oppose à sa construction sur la commune (municipalité) de WSL. Contrairement à la plupart de ses homologues bruxelloises, à forte majorité libérale, cette dernière, située à l'est de l'agglomération bruxelloise, est un bastion catholique depuis le XIX^e siècle. Au sortir de la guerre, les relents du système féodal se font encore sentir dans la topographie de cette commune où beaucoup de terrains sont consacrés à la culture et où l'aristocratie est encore très présente (notamment en tant que propriétaire du foncier) (M. Villeirs, 1991). D'une manière significative, l'urbaniste qui dessine la cité, le socialiste Louis Van der Swaelmen, se souviendra qu'il eut maille à partir avec l'administration communale, le bourgmestre (le maire) le sommant : « Je veux des villas et non des corons dans ma commune ¹⁷ ! ». Effectivement, les maisons dessinées par les quatre architectes de la cité, Antoine Pompe (1873-1980), Huis Hoste, Paul Rubbers (1900-1985) et Jean-François Hoebein (1896-1969) contrastent avec les hôtels de maîtres, les manoirs et les bâtisses rurales qui jalonnent la municipalité. Sans surprise, cette dernière tente de s'opposer au projet en faisant un appel au roi contre un arrêté de la Députation permanente autorisant, contrairement à la décision du collège, la société coopérative « La cité-jardin du K. » à construire 250 maisons à bon marché avec toitures en terrasse ¹⁸ (photo 2).

Cependant, plusieurs éléments vont en faveur d'une construction de ce type dans cette commune traditionnellement catholique. Après la guerre, celle-ci est en passe de se transformer de manière décisive d'un village rural en une commune de type résidentiel formant une continuité avec la ville. Bénéficiant du dépeuplement du centre de la capitale et des anciennes communes de la première ceinture, WSL voit sa population croître de mille habitants par an. Entre 1910 et 1939, elle passe de 10 893 à 25 064 habitants. Cette modification démographique s'accompagne de profondes transformations politiques, lesquelles aboutissent à l'érosion de l'hégémonie catholique et à l'installation des libéraux en 1932 (grâce

17. Louis Van der Swaelmen, « L'urbanisation des cités-jardins K., Le Logis, Floréal, Selsate », in *L'habitation à bon marché*, année 1929, 9, 12, p. 216-225, cité in Schiettecatte W., *De Tuinwijk K. (1922-1926)*, année 1983, 2 vol., renseignement aimablement communiqué par Villeirs M. à qui je tiens à témoigner toute ma reconnaissance.

18. *Registre des délibérations* du conseil et du collège de WSL, 1922-1925, p. 161, renseignement communiqué aussi par Villeirs M.

Photo 2 : Le plan de l'agglomération de Bruxelles vers 1930

à une coalition avec une dissidence catholique). En réaction à ces changements, il s'agit pour les mandataires municipaux de modifier leur manière d'administrer la commune et de s'adresser à leurs concitoyens.

Résultat des élections communales à WSL en nombre de sièges (Kesteloot <i>et al.</i> , 1996, p. 71-80)					
	Catholiques	Libéraux	Socialistes	Rex	Total
1921	8	2	1		11
1926	6+3	2	2		13
1932	7	4	3		14
1938	6	6	2	1	15

Pour absorber ces nouvelles populations, l'administration doit évidemment consentir à l'extension de l'habitat (surtout des immeubles à appartements de *standing*) et de la voirie. Néanmoins, elle tente jalousement de préserver son caractère pittoresque. Or, ce caractère va être assumé, et même revendiqué par les fondateurs de la société coopérative du K. Nous n'avons pas d'information précise sur le sujet, mais les procès verbaux de la société coopérative La Cité nous enseignent que ses administrateurs rencontrèrent à diverses reprises les mandataires communaux. Il est vraisemblable qu'ils leur ont « vendu » le projet comme l'opportunité d'un développement contrôlé de la population de Woluwe et leur ont donné des gages quant au profil des nouveaux habitants à accueillir.

Les catholiques et les cités-jardins en Belgique

Après la guerre, les autorités belges se lancent massivement dans la construction de ce qu'elles appellent des cités-jardins. Elles suivent en fait les recommandations internationales qui, lors du congrès interallié sur l'habitation et le plan urbain et rural de juin 1920, ont fixé pour objectif la mise sur pied d'un plan de réforme de l'habitation associant l'État, les autorités locales et l'initiative privée. Un programme de construction à long terme prévoit alors que dans les vingt prochaines années chaque famille disposera d'un logement suffisant à ses besoins. Les normes de l'habitation « élémentaire » fixent la surface minimum du logement, le nombre de chambres à coucher selon la composition de la famille et les règles d'équipement sanitaire. Le congrès entérine les acquis d'expériences et de recherches que, depuis plus d'une vingtaine d'années, hygiénistes, gestionnaires municipaux, techniciens, architectes et urbanistes mènent dans toute l'Europe sur l'habitat populaire (C. Topalov, S. Magri, 1987 : 417-418). Entre 1920 et 1933, vingt-cinq quartiers-jardins sont construits rien que dans l'agglomération bruxelloise. Pour être précis, ces lotissements ne correspondent pas exactement à la cité-jardin *stricto sensu*¹⁹. Mais il s'agit bien, cependant, d'équipements collectifs et communaux répartis au milieu d'espaces verts publics, de jardins et de plaines de jeux autour de maisons individuelles (P. Puttemans, 1974 : 120). La plupart fonctionnent en coopératives de locataires. Comme dans les autres pays, la formule semble particulièrement adaptée à la crise du logement et à la nécessaire reconstruction des villes sinistrées. Enfin, l'engouement pour les utopies sociales nées avant-guerre ne s'est pas tari. En l'occurrence, le modèle de la cité-jardin convient tant aux catholiques qu'aux socialistes, que le suffrage universel masculin a porté au pouvoir. Pour les catholiques, le système permet de favoriser l'accès à la propriété et à l'avantage d'éloigner les populations laborieuses de ces lieux de sédition que sont les villes. Les socialistes, quant à eux, y voient l'occasion de réaliser leur programme d'amélioration des conditions de vie des populations défavorisées par la construction de logements salubres et bon marché selon la formule de la coopérative qui leur est chère (C. Franchini, 2000 : 75-94). Cette entente aboutit à un décret royal du 23 avril 1920 qui fonde la société nationale des habitations à bon marché (SNHLBM). Cette dernière finance et coiffe un grand nombre de sociétés locales agréées, qui disposent d'une très large autonomie de gestion. Le capital des sociétés coopératives de locataires qui nous intéressent ici est souscrit pour 1/5 par l'État, 1/5 par la province et le solde par les particuliers²⁰.

19. En principe, une cité-jardin doit être « une ville indépendante, comprenant des industries, une activité agricole et toutes les catégories de population ; elle doit être planifiée globalement et son assise foncière actuelle et future contrôlée ». (C. Topalov, S. Magri, « De la cité-jardin à la ville rationalisée... », *op. cit.*, p. 422-423)

20. « Ces sociétés agréées peuvent avoir le statut de sociétés anonymes ou de sociétés coopératives ordinaires, dans lesquelles le locataire n'a pas l'obligation de détenir une part du capital,

La dynamique générée par la sortie de terre en quelques années de vingt-cinq quartiers-jardins est relayée par l'enthousiasme des architectes et urbanistes modernistes qui donnent alors à la Belgique l'une des plus belles pages d'histoire de son patrimoine architectural (certaines de ces cités sont aujourd'hui classées). Si la plupart d'entre eux sont liés au monde socialiste, le pilier catholique participe également au mouvement, avec, en tête l'architecte flamand Huib Hoste (1881-1957). Issu d'une famille catholique de la bourgeoisie brugeoise, Hoste poursuit au début de sa carrière la tradition néogothique auquel le prédestine son milieu. Cependant, à la faveur de plusieurs séjours aux Pays-Bas où il rencontre des membres du Stijl, il rompt avec le vocabulaire traditionnel et développe un style néo-plastique, cubiste, qui le fait entrer dans un dialogue fécond avec l'architecte-paysagiste socialiste Louis Van der Swaelmen (1883-1929), avec lequel il collaborera pour dessiner plusieurs cités-jardins. Il ne rompt toutefois pas avec sa foi et refuse notamment de signer le manifeste du groupe du Stijl (A. Van Loo *et al.*, 2003 : 356-357). Il s'investit dès lors dans un travail intellectuel fécond pour dresser des ponts entre la modernité artistique et le catholicisme, s'inscrivant de la sorte dans le courant néo-thomiste qui gravite autour du philosophe français Jacques Maritain (R. Heynicks, 2012 : 199-205). Il écrit de nombreux articles visant à favoriser la compréhension des mouvements des avant-gardes pour le journal catholique flamand *Nieuw Vlanderen* ainsi que pour la revue qu'il crée, *Opbouwen* (1928-1937).

Dans les années 1920-1930, le débat sur le rapprochement entre esthétique moderne et catholicisme – débat qui naît dès la fin du XIX^e siècle à l'initiative de *L'Art sacré* – est très actif. Il s'articule principalement autour des moyens à mettre en œuvre pour doter les églises d'une architecture et d'objets liturgiques conformes à la fois au dogme et à l'esthétique moderne. Pour ce faire, il s'agit de mieux former les artistes et le goût des clercs. Après la Première Guerre mondiale, la démarche est désormais soutenue par la hiérarchie à la faveur du nouveau liturgique, lequel vise à insérer davantage le fidèle dans le cérémonial de la messe. Le courant se développe en parallèle – et parfois en concurrence – avec les préoccupations du monde politique libéral, puis socialiste, lui aussi intéressé par les métiers d'art et leur formation. L'enseignement de l'industrie d'art souffre en effet d'un manque de cohérence qui aboutit notamment à former des ouvriers plutôt que des techniciens artistes. Ces courants catholiques et socialistes trouvent un terrain d'entente dans l'entre-deux-guerres et aboutissent à la fondation de l'association d'*Art et Industrie* en 1936 dans le but de renforcer les liens

de sociétés coopératives de locataires, où les logements sont obligatoirement occupés par les souscripteurs, qui peuvent ultérieurement acheter leur logement, de sociétés coopératives à caractère industriel ou de sociétés coopératives à caractère spécial (hébergement de grands invalides, d'orphelins de guerre, d'infirmières...) », D. Jorissen, C. Vandermotten, « Le logement social à Bruxelles depuis 1919 », in *Espace, populations, sociétés*, 4, 1986, p. 137.

entre industrie, art et artisanat et d'améliorer la formation des artistes décorateurs (V. Devillez, 2003 : 95-97). Grâce à un homme, l'architecte et critique Marcel Schmitz (1885-1963), ce mouvement est répercuté dans l'intelligentsia catholique qui peut lire ses articles dans ses deux organes de presse privilégiés que sont le *Vingtième siècle* et la *Revue catholique des idées et des faits*. En 1936, il publie une histoire de l'architecture moderne en Belgique dans laquelle il réserve des pages très enthousiastes aux cités-jardins ; lui-même étant l'auteur du dessin de bâtiments pour le foyer Schaerbeekois et pour la cité-jardin de Blankendelle (Auderghem à Bruxelles) (V. Devillez et C. Vanderpelen, 2003 : 323-326). Pour certains catholiques donc, ce mode d'habitat, même lorsqu'il est de facture moderniste, est revêtu du pouvoir de (ré)concilier l'esthétique moderne et l'éthique chrétienne (l'habitat individuel dans un ensemble à vocation communautaire).

En dépit de certaines convergences de vues, la belle entente entre catholiques et socialistes au sujet des cités-jardins ne tarde pas à se lézarder. Tant du côté des architectes que des autorités, l'enthousiasme qu'elles avaient suscité s'effrite considérablement à la fin des années 1920. Pour sa part, l'État abandonne peu à peu des investissements qu'il estime trop onéreux. Par ailleurs, en 1930, le III^e congrès international d'architecture moderne de Bruxelles décrète la fin du modèle de la cité-jardin. L'architecte Le Corbusier lui reproche notamment de contribuer à la désurbanisation. Désormais, il préconisera résolument, comme ses collègues – le Belge Victor Bourgeois en tête – la ville en hauteur (C. Franchini, 2000). Cette position est défendue à la Chambre belge des représentants où l'architecte et député Fernand Brunfaut (1886-1972) mène une active propagande à partir de 1928 pour les habitations à logements multiples, la maison individuelle étant selon lui « proportionnellement plus dispendieuse et moins pratique ²¹ ». Il s'oppose ainsi au ministre de l'Industrie, du Travail et de la Prévoyance sociale – portefeuilles aux mains du parti catholique de 1918 à 1935 – Hendrik Heyman, pour qui « l'aspiration de l'ouvrier dans les petites communes, dans les centres industriels, dans les campagnes, c'est d'avoir sa petite maison à lui, avec son lopin de terre, c'est d'en être propriétaire » ²². Cette position est en fait défendue par les démocrates chrétiens depuis la fin du XIX^e siècle et le sera encore longtemps puisqu'en 1948 le député Albert de Taeye (1905-1958) fait voter une loi qui, par les conditions des primes à la construction qu'elle octroie, favorise la petite propriété individuelle (R. Braem, 2012 : 288-303). De la sorte, un véritable fossé sépare les visions catholiques et socialistes sur la typologie du logement social. Envers et contre tout, le monde catholique reste profondément attaché au modèle de la cité-jardin. Ainsi, d'une manière très significative, en 1936, lors du congrès de Malines qui rassemble une masse de

21. *Annales parlementaires*, Chambre des représentants, 3 mai 1928, p. 934.

22. *Idem*, 23 mai 1928, p. 960.

fidèles sous la direction des évêques et durant lequel église enseignée et église enseignante planchent sur les grands thèmes de l'heure, le rapporteur chargé de traiter de l'urbanisme conclut son exposé programmatique comme suit :

- Pour les catholiques, le problème de l'urbanisme consiste avant tout à rechercher une meilleure hygiène physique et morale des centres urbains.
- Il faut une maison par famille. Le *building* à appartements est à proscrire : il est immoral et malsain.
- À chaque maison nouvelle doit correspondre un taudis détruit.
- Il faut multiplier les cités-jardins, avec leur réserve de verdure et de fraîcheur et leur plaine de jeux. Mais il faut aussi que l'on s'efforce de ranimer chez tous l'amour du foyer familial.
- Qu'on apprenne aux travailleurs à rendre leur maison confortable et gaie à peu de frais, et à cultiver les fleurs pour leur simple beauté²³.

Kapelleveld, dit Capelle-aux-Champs en littérature

L'idéal que représente la cité-jardin de K. – Capelle-aux-Champs en français – pour le monde catholique est exprimé dans un article paru dans la *Nation belge* (de tendance catholique conservatrice) peu avant son inauguration :

Avec des badigeons sans uniformité, des boiseries colorées, beaucoup de verdure et des habitants de bonne humeur, Chapelle-aux-Champs sera la plus aimable des cités nouvelles du pays. Et comment ne pas être aimable avec ce nom frais, naïf, simple et joyeux : Chapelle-aux-Champs ! Un nom qui fleure le pois de senteur, un nom en sabots blancs et en chapeau bergère²⁴.

Les textes nous renseignant sur le vécu des habitants et l'imaginaire qu'a pu nourrir la cité-jardin sont rares. Les deux romans de J. Libert qui en font le cadre et le ressort du récit sont donc d'autant plus précieux. Largement autobiographiques, ils ouvrent une fenêtre sur les représentations des intellectuels et artistes catholiques quant à la « cité idéale ». Si ces représentations ne sont pas représentatives, elles sont certainement symptomatiques. Dans ses romans, J. Libert fait de la découverte de la cité un moment magique, merveilleux, qui lui permet d'oublier, quand il va y vivre avec parents à l'âge de quatorze ans, les affres du déménagement, l'éloignement de ses amis :

Mais à partir du moment où l'immense tapisserie automobile s'est arrêtée en soupirant devant une petite maison aux vitres nues, au bord d'un grand horizon campagnard, on a compris que toutes les joies reviendraient une à une et qu'on ne manquerait pas d'en apprendre d'autres dont la promesse chantait déjà comme une musique lointaine, douce au cœur et exaltante pour l'imagination²⁵.

23. Paul Mesureur, « L'urbanisme », in actes du VI^e congrès de Malines, tome V : culture intellectuelle et sens chrétien, Bruxelles, 1936, p. 289.

24. Guilleri, « Échos. Chapelle-aux-Champs », in *La Nation belge*, 3 juin 1924.

25. J. Libert, *Transposition du divin*, Paris-Bruxelles, L'Essor, 1936, p. 23.

Photo 3 : L'avenue du Rêve, Woluwe-Saint-Lambert, Kapelleveld

Le père Libert est entrepreneur spécialisé dans la taille de pierre et la famille vient d'une commune de la périphérie (Laeken). Ils s'installent avenue du Rêve (photo 3), n° 1, soit la dernière maison de la dernière rue de la cité, derrière laquelle « s'étalait la campagne, la vraie campagne ²⁶. » Lors d'un bal, vraisemblablement à la salle des fêtes, le jeune homme fait la rencontre décisive d'un certain Evany, scout dont l'habileté provoque immédiatement son admiration. En fait, il s'agit d'Eugène Van Nyverseel. Né en 1910, celui-ci est peintre et dessinateur et devient l'assistant d'Hergé entre 1929 et 1931 et illustre de nombreuses couvertures pour le *Vingtième siècle*. Il dirige également la série *Totor* dans *Le boy-scout belge* ²⁷. Le père Van Nyversel (1879-1946) est comptable (pour l'hôtel Terminus-nord à Bruxelles) et membre de la Fabrique d'Eglise de la paroisse ²⁸. Lui ²⁹, sa femme et ses trois fils sont vraisemblablement au centre de la cristallisation qui s'opère dans les années 1930 parmi les jeunes de la cité autour des valeurs catholiques. J. Libert raconte que, bien que non catholique, fasciné par leur charisme, il suit Evany et son ami Le Héron dans la meute scout à laquelle ils appartiennent. C'est une révélation :

26. *Idem*, p. 25.

27. Après guerre, il dirigera le studio Lombard, voir : <http://lambiek.net/artists/e/evany.htm> (consulté le 15 mars 2012).

28. Lieven Bergmans a.a., O.-L.-V. *Hemelvaart-Parochie*, op. cit., p. 14.

29. « – Oui, j'admire le père d'Evany. Il a plus de cinquante ans et il est aussi jeune que nous. Il reste sensible à tout ce qui nous occupe, il cherche toujours à nous comprendre... et il y réussit toujours. Il nous donne des conseils sans jamais nous faire de reproches. – Moi aussi je l'aime bien... C'est épatant comme on a tous confiance en lui... Au fond, c'est un vrai père, il donne à ses enfants la vie physique et aussi la vie spirituelle... Et puis, il ne pense jamais à lui. Je suis plus souvent là que chez moi, j'y mange, j'y dors, et ils sont déjà si pauvres... [...] J'ai de très bons parents, mais ceux d'Evany sont des saints. S'il y en avait plus de pareils, le monde serait sauvé. », Jean Libert, *Capelle-aux-Champs*, Bruxelles, La phalange, 1937, p. 92.

Tout au bout de l'Europe, dans un pays si petit qu'on le distingue à peine sur le planisphère accroché au mur des écoles, il y a une ville qui s'appelle Bruxelles. Autour de cette ville, il y a un beau cercle de campagnes vertes qui l'enserme comme un collier d'air léger, de chants d'oiseaux et de parfums dorés. Entre la ville et cet anneau de fraîcheurs, il y a toutes sortes de petites cités banlieusardes où les gens de la ville vont se reposer le soir, après leur journée de travail. Et dans une de ces cités – elle est toute blanche, avec des jardins clairs et des lignes de peupliers –, habite un jeune garçon qui a trouvé Dieu ! Par cet exploit sans égal il a rendu au monde sa signification et, à nous tous, notre raison d'exister ³⁰.

Comme dans d'autres familles politico-confessionnelles, mais peut-être avec une ardeur toute particulière, beaucoup de jeunes catholiques sont tentés par les mouvements de vie en communauté, suivant en cela les préceptes du *Manifeste au service du personnalisme* (1936) d'Emmanuel Mounier. Il s'agit de mettre en place un vivre ensemble qui rompe avec, d'une part le collectivisme socialiste et, d'autre part, l'individualisme libéral. Les plus célèbres de ces communautés sont celles de Tamié, en Savoie, à laquelle les jeunes intellectuels belges Raymond de Becker et Henri Bauchau participent activement (P. Aron et C. Vanderpelen-Diagre, 2006 : 18-19), ou encore les Cadets du père Doncoeur à Issy-les-Moulineaux (D. Avon, 2001 : 217 et S. Whitney, 2009). Dans le cas du K., il s'agit de créer un « village chrétien » (R. de Becker, 1942 : 159). Comme l'écrit J. Libert : « À Capelle-aux-Champs, les journées ardentes et joyeuses se remplissent jusqu'à la nuit. Après le bureau commencent les promenades, les rendez-vous amoureux, les réunions dans l'atelier d'Evany, les bavardages graves et les propos souriants ³¹ ».

Il ne s'agit pas de partager le même habitat, mais de mettre en commun son cadre de vie, sa spiritualité et ses activités de délassément : le sport, la sociabilité et, surtout, le scoutisme. Enclave de verdure à la lisière de la ville, K. s'y prête particulièrement bien puisqu'elle offre le cadre parfait pour la pratique du sport en plein air, activité volontiers organisée par l'*Action catholique* et encouragée par les prêtres et vicaires. Dans l'atmosphère de culte du héros de l'après-guerre, le sport, ce sont le respect des règles, l'encadrement, l'esprit d'équipe et la discipline du corps qui permet d'apaiser les pulsions sexuelles (D. Dessertine, 1999 : 193-195). Le groupe converge et est renforcé par la fréquentation des Compagnons de saint François, créés par le graveur franciscain Bonaventure Feuillien, lequel vit au couvent tout proche du Chant d'Oiseaux. Ce groupement de jeunes garçons ressemble à ceux rassemblés par le scoutisme, mais s'inspire principalement des idées de François d'Assise. Lors de promenades dans la campagne toute proche et de nuits dans les granges, le père Feuillien « se [met] familièrement au niveau des petits enfants pour patiemment imprégner leur esprit de la doctrine des béatitudes ». « Les frimousses de ses garçons le reposent des “masques des hommes aveugles qui ne se réjouissent que dans les choses basses et dont le

30. J. Libert, *Transposition du divin*, op. cit., p. 86-87.

31. *Idem*, p. 97.

langage et le visage sont horribles...” » (M. Le Mayeur, 1948 : 35). Le graveur s'inspire des activités de ses recrues pour illustrer une brochure de propagande pour le mouvement. Bientôt, le désir apostolique du franciscain se dirige également vers les jeunes artistes ; il désire « les connaître, les comprendre et les guider ». C'est dans ce cadre que J. Libert, l'écrivain Franz Weyergans et le dessinateur Georges Rémi, alias Hergé, et son épouse³² se retrouvent et vivent une expérience que le père Feuillien raconte dans *Frères et sœurs de Capelle-aux-Champs* et publie dans la maison d'édition qu'il fonde à cet effet³³. Il illustre également le roman *Capelle-aux-Champs* de J. Libert. Le groupe est également suivi par le professeur de l'institut Saint-Louis à Bruxelles et directeur de la *Cité chrétienne*, le chanoine Jacques Leclercq, philosophe et sociologue très influent auprès des étudiants et des intellectuels en recherche de nouvelles modalités d'engagement et demandeurs d'un dialogue avec les non-catholiques (P. Sauvage, 1987 et 1992).

Dans ses romans, Libert décrit les conversations « graves » qu'il entretient avec ses camarades, sur la place de Dieu dans l'existence et sur la foi. S'ajoutent à cette liste d'activités, l'assistance à la messe, la participation à des pèlerinages et le spectacle des processions. Pour universaliser le projet, Libert procède à une véritable sublimation des lieux. Certes, les personnes trouvent leur place dans son tableau rustique. C'est le cas lorsqu'il décrit la procession que son héros « aime tant voir passer » : « tout son bonheur s'agrandit en lui : ce village harmonieux, ce peuple qui oublie sa méchanceté, le seigneur qui passe dans les rues³⁴. » Mais il lui est impossible de pousser trop loin la galerie de portraits : dans les faits, la grande majorité des habitants de la cité ont une vie de citadin, exerçant en ville un métier de service, à commencer par lui-même, qui est journaliste dans différents journaux de la capitale. Dès lors, ce sont les lieux les plus emblématiques de la ruralité – et non pas les métiers – qui deviennent centraux dans le récit : la ferme des Moineaux, la Woluwe (rivière), la Chapelle de Marie-la-Misérable... Les topos géographiques deviennent des topoï littéraires :

Nono se lève, ému, et récite comme un poème appris par cœur : Capelle-aux-Champs, des maisons lumineuses, des gens vêtus de robes et de costumes clairs, la Woluwe espiègle qui sinue au pied du plateau, la ferme dans la vallée, le couvent silencieux où de petites âmes se consomment derrière une mystérieuse grille, dans l'amour de Dieu... pour qui sait vivre, c'est un pays d'amour³⁵.

Nono fait un croquis avec des mots, par petites touches : « jusqu'à la ligne d'horizon, il y a la terre sombre des labours. Les coupures de la charrue tracent un éventail d'argent s'ouvrant à nos pieds. La ferme ne bouge pas. Le couvent se replie peureusement. La pluie secoue entre le ciel et la terre son rideau fluide et lumineux³⁶... »

32. Sur le passé scout d'Hergé, voir : Philippe Godin, *Les débuts d'Hergé, du dessin à la bande dessinée*, s.l., 1999 et Benoît Peeters, *Hergé. Fils de Tintin*, Paris, 2002.

33. *Frères et sœurs de Capelle-aux-Champs*, s.l., Capelle-aux-champs, 1936.

34. J. Libert, *Capelle-aux-Champs*, op. cit., p. 60.

35. *Idem*, p. 57.

36. *Idem*, p. 139.

Photo 4 : Gravure de la cité-jardin du Kapelleveld

De la sorte, le lieu a un pouvoir d'évocation tel qu'il traduit sans cesse les grandes questions spirituelles du héros. Ce dernier, dans un style autobiographique assumé, raconte l'histoire de Nono, qui est amoureux de Geo. Bien des valeurs les séparent pourtant. Il est catholique, elle pas. Elle ne pense qu'à aller au cinéma, à

la Ville (écrite avec une majuscule), lui à se promener dans les prairies avec ses amis. Cependant, ils finissent par se réconcilier dans un champ et, peu à peu, Geo accepte de regarder le paysage. Ce dernier est en diapason – où est-ce le contraire ? – des émotions, des vagues à l'âme et des joies du héros. La candeur, la fraîcheur naïve du récit conté en phrases très simples, auront un succès énorme auprès des lecteurs catholiques. « Voilà un jeune homme catholique, écrit l'une des critiques, pour qui l'amour n'est pas cet "ascétisme libidineux" qu'il est chez un Mauriac. Il est une chose permise, simple et belle parce qu'il mène à la vie³⁷. » Sous sa plume, en effet, l'intrigue très faible repose sur une description détaillée de la cité-jardin où le jeune homme, âgé alors de 24 ans, vit. C'est K. le véritable héros de ces romans (photo 4).

Conclusion en forme d'épilogue

Dans la vie de J. Libert, K. n'a représenté qu'un passage très éphémère puisque les registres de population nous apprennent qu'il quitte la cité en 1936, soit l'année où paraît le premier roman qu'il tire de cette expérience. Cependant, l'investissement intellectuel et affectif qu'il y a mis aura des retombées profondes puisque c'est là qu'il se convertit et que commence son engagement pour l'idéal scout et la croisade chrétienne. C'est là également qu'il puise tout l'imaginaire de deux romans dont on ne saurait trop dire l'impact, que l'on peut en tout cas mesurer par le nombre de critiques qu'il suscite dans la presse catholique ainsi que par le fait que *Capelle-aux-Champs* ait été réédité à deux reprises³⁸. Or, lorsque l'on confronte la vie citadine de l'auteur et les paysages rupestres de ses romans, force est de constater une distorsion profonde. La tension entre le discours urbanophobe et la réalité de l'inscription dans la ville est bien connue. Ce qui est moins connu, ce sont les tentatives de voilement de la proximité du fait urbain. Si les missions de rechristianisation de la ville sont bien documentées, les expériences pour inventer une vie chrétienne dans les banlieues le sont moins. Il faut dire qu'elles procèdent d'une logique diamétralement opposée. Tandis que la méthode offensive consiste à accroître la visibilité dans le tissu urbain, la deuxième relève d'une démarche beaucoup moins combative – et donc nettement moins facile à capter pour l'historien. Dans le cas proposé ici, l'opération se déroule dans un cadre strictement, institutionnellement même, pluraliste. Or, la municipalité dont il est ici question fait l'apprentissage de ce mode du vivre ensemble dans l'entre-deux-guerres alors que, située à l'extérieur du centre-ville, elle ressent beaucoup plus les secousses des mouvements migratoires que le centre – qui y est habitué. Ces secousses se manifestent notamment dans les

37. Germaine Sneyers, « Galerie des auteurs. J. Libert », in *Vingtième siècle artistique et littéraire*, 23 mai 1937, p. 3.

38. Par *Les Écrits* en 1940 et 1941 (pointe sèche et bois de Van Look J.).

profondes modifications des résultats électoraux. Dans de telles conditions, les méthodes ancestrales d'évangélisation semblent désuètes. C'est particulièrement évident pour les animateurs du mouvement des « villages chrétiens ». Ils ont beau nier – car c'est bien de déni qu'il s'agit – la capitale toute proche, ils finissent dans la plupart des cas par être absorbés par la « ville tentaculaire » qui leur offre toutes les infrastructures nécessaire à leur vie sociale et... paroissiale. L'écrivain J. Libert écrit un roman où la ville est omniprésente. Contrairement aux romans catholiques traditionnels de l'époque centrés sur des histoires villageoises ou rurales qui ignorent le fait urbain, lui met en scène des citoyens dans un environnement où la proximité de la ville est palpable. Même s'il n'en a pas eu connaissance, il est intéressant de constater que l'expérience de pratique de la ville dont témoigne cet auteur est contemporaine des premiers écrits du Français Gaston Bardet dans lesquels une approche « culturaliste » de la ville est développée, en opposition avec l'urbanisme « progressiste » et rationnel de Le Corbusier. Bardet met l'accent sur la vie de quartier qui doit favoriser l'épanouissement de la personne. Il veut implanter dans la ville les « organes » qui permettent la vie de voisinage, héritée du monde rural (C. Langlois, 2004 : 20).

Un regard rétrospectif sur le quartier de K. oblige à penser que la stratégie communautaire adoptée par les catholiques dans les années 1920-1930 est efficace. En effet, après la flamandisation de l'Université de Louvain en 1968, c'est aux pieds de la cité que l'Université catholique de Louvain choisit d'élever sa faculté de médecine. Et, à la jonction entre les deux sites, est édifée une rue au nom très significatif : Emmanuel Mounier. Par la force des choses, étudiants et professeurs de l'Université confessionnelle s'installent dans la cité ou à proximité. En 1970, l'Université construit son centre œcuménique avenue de l'Assomption, à la lisière de la cité-jardin. Aujourd'hui encore, la maison organise des moments de prière « dans l'esprit de Taizé », des messes des étudiants, des chorales et une assemblée multiculturelle³⁹. On voit donc se perpétuer ce que j'appellerai une « mémoire spirituelle » sur ce plateau.

Cécile VANDERPELEN-DIAGRE

CIERL (Centre interdisciplinaire d'étude des religions et de la laïcité)

Université libre de Bruxelles

cecile.vanderpelen@ulb.ac.be

39. <http://www.uclouvain.be/29455.html>, consulté le 15 avril 2013.

Bibliographie

- ARON Paul, VANDERPELEN-DIAGRE Cécile, 2006, *Vérités et mensonges de la collaboration. Trois écrivains racontent « leur » guerre (Raymond de Becker, Félicien Marceau et Robert Poulet)*, Lovervall, Labor.
- ABBRUZZESE Salvatore, 1999, « Catholicisme et territoire : pour une entrée en matière », *Archives de sciences sociales des religions*, 107, p. 5-19.
- ANNALES PARLEMENTAIRES, Chambre des représentants, 1928.
- ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DU KAPELLEVELD.
- AVON Dominique, 2001, *Paul Donckœur, s.j. (1880-1961) : un croisé dans le siècle*, Paris, éd. du Cerf.
- BARRÈS Maurice, 1913, *La colline inspirée*, Paris, Émile-Paul frères.
- BERGMANS Lieven (a. a.), 1977, O.-L.-V. *Hemelvaart-Parochie*, Woluwe-Saint-Lambert.
- BRAEM Renaat, 1968, *Het lelijkste land ter wereld*, Louvain, Davidsfonds.
- , 1987, *Het schoonste land ter wereld*, Louvain, Kritak.
- VAN MOLLE Leen, 2012, « “Tant vaut le Village, tant vaut le Pays”. Plaintes et ambitions des villages belges au milieu du XX^e siècle », in Brassart L. (dir.), Jessenne J.-P. et Vivier N., *Clochemerle ou république villageoise ? La conduite municipale des affaires villageoises en Europe (XVIII^e-XX^e siècle)*, Villeneuve d’Ascq, Presses univ. Septentrion, p. 288-303.
- COURCY Raymond, 1999, « La Paroisse et la modernité. Lieu fondateur et arguments actualisés », *Archives de sciences sociales des religions*, 107, p. 21-39.
- DE BECKER Raymond, 1942, *Livre des vivants et des morts*, Bruxelles, éd. de la Toison d’or.
- DESSERTINE Dominique, 1999, « La paroisse, le vicaire et les enfants : l’éducation catholique populaire en milieu urbain (1919-1939) », in Pelletier D., von Bueltingsloewen I. (dir.), *La charité en pratique. Chrétiens français et allemands sur le terrain social : XIX^e-XX^e siècles*, Strasbourg, Presses univ. de Strasbourg, p. 187-198.
- DEVILLEZ Virginie, VANDERPELEN Cécile, 2003, « Schmitz Marcel », *Nouvelle biographie nationale*, Bruxelles, académie royale de Belgique, tome 7, p. 323-326.
- DEVILLEZ Virginie, 2003, *Le retour à l’ordre : art et politique en Belgique de 1918 à 1945*, Bruxelles, Labor-Dexia.
- FRANCHINI Caterina, 2000, « Le temps des cités-jardins », in Jacqmin Y. (dir.), *Un siècle d’architecture et d’urbanisme, 1900-2000*, Sprimont, Mardaga, p. 75-94.
- FRÈRES ET SŒURS DE CAPELLE-AUX-CHAMPS, s. l., Capelle-aux-Champs, 1936.
- GODIN Philippe, 1999, *Les débuts d’Hergé, du dessin à la bande dessinée*, s.l.
- GUILLERI, « Échos. Capelle-aux-Champs », *La Nation belge*, 3 juin 1924.
- HEYNICKX Rajesh, « A Law of Inertia. The Tower as Site and Symbol in Interwar Flanders », in Heynickx R., Avermaete T. (dir.), *Making a New World. Architecture & Communities in Interwar Europe*, Louvain, Leuven Univ. Press, 2012, p. 199-205.
- JORISSEN Denis, VANDERMOTTEN Christian, 1986, « Le logement social à Bruxelles depuis 1919 », in *Espace, populations, sociétés*, 4, p. 137-144.
- KAPELLEVELD, 1930.
- KESTELOOT Chantal, MARES Ann, MARISSAL Claudine, 1996, *Élections communales, 1890-1970 : banque de données*, Bruxelles, Crédit communal.
- LANGLOIS Claude, 2004, « Le catholicisme à la rencontre de la ville : entre après-guerre et concile », *Urbanité et liens religieux, Annales de la recherche urbaine*, p. 17-23.

- LE MAYEUR Myriam, 1948, *Un pèlerin de la Joie. Étude biographique sur Bonaventure Fieullien, graveur*, Courtrai-Bruxelles-Paris, Les maîtres de demain.
- LIBERT Jean, 1937, *Capelle-aux-Champs*, Bruxelles, éd. de la Phalange, bois originaux de Fieullien B.
- , 1940, *Capelle-aux-Champs*, Bruxelles, Les Écrits.
- , 1941, *Capelle-aux-Champs*, Bruxelles, Les Écrits, pointe sèche et bois de Van Look J.
- , 1936, *Transposition du divin*, Paris-Bruxelles, L'Essor.
- MESUREUR Paul, 1936, « L'urbanisme », *actes du VI^e congrès de Malines*, tome V : *culture intellectuelle et sens chrétien*, Bruxelles, p. 289.
- PAROISSE DE N.-D. DE L'ASSOMPTION, *Dédicace de l'église paroissiale (wijding der parochiekerk)*, 17 mars 1955, Woluwe-Saint-Lambert.
- PEETERS Benoît, 2002, *Hergé. Fils de Tintin*, Paris.
- PUTTEMANS Pierre, 1974, *Architecture moderne en Belgique*, Bruxelles, M. Vokaer.
- REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS du conseil et du collège de Woluwe-Saint-Lambert, 1922-1925.
- REGISTRES DE POPULATION de Woluwe-Saint-Lambert.
- SAUVAGE Pierre, 1992, *Jacques Leclercq 1891-1971 : un arbre en plein vent*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- , 1987, *La cité chrétienne (1926-1940) : une revue autour de Jacques Leclercq*, Gembloux, Duculot.
- SCHIETTECATTE W., *De Tuinwijk Kapelleveld (1922-1926)*, année 1983, 2 vol.
- SCHMITZ Marcel, *L'architecture moderne en Belgique*, Bruxelles, éd. de la Connaissance, 1936.
- SMETS Marcel, 1985, *Resurgam : la reconstruction en Belgique après 1914*, Passage 44, Bruxelles, 27 mars-30 juin 1985, Bruxelles, Crédit communal.
- SNEYERS Germaine, « Galerie des auteurs. Jean Libert », in *Vingtième siècle artistique et littéraire*, 23 mai 1937, p. 3.
- SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE KAPELLEVELD, *Procès-verbaux du conseil d'administration*, 1922-1939.
- TEMMERMAN Clémy, 2001, *Woluwe-Saint-Lambert (Sint-Lambrechts-Woluwe)*, Bruxelles, A. Sutton.
- TOPALOV Christian, MAGRI Susanna, 1987, « De la cité-jardin à la ville rationalisée. Un tournant du projet réformateur (1905-1925) dans quatre pays », *Revue française de sociologie*, 28, p. 417-451.
- VAN DAMME Aurore, 2010, *Kapelleveld : Genèse d'une cité-jardin*, mémoire de fin d'études inédit, Bruxelles, Univ. libre de Bruxelles.
- VAN DER SWAELMEN Louis, 1929, « L'urbanisation des cités-jardins Kapelleveld, Le Logis, Floréal, Selsate », in *L'habitation à bon marché*, 9, 12, p. 216-225.
- VAN LOO Anne, DUBOIS Marc, LANGERMAN Natascha, 2003, *Dictionnaire de l'architecture en Belgique : de 1830 à nos jours*, Anvers, Fonds Mercator.
- VILLEIRS Marc, 1991, *Histoire de Woluwe-Saint-Lambert*, Woluwe-Saint-Lambert, musée communal.
- VOIX DE WOLUWE (LA), *organe mensuel des groupements catholiques de Woluwe-Saint-Lambert*, 1930-1935.
- WHITNEY Susan, 2009, *Mobilizing Youth: Communists and Catholics in Interwar France*, Durham, Duke Univ. Press.

Le monde catholique et les cités-jardins à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres

À partir de l'analyse de la genèse et du développement d'une cité jardin, Kapelleveld, dans la banlieue de Bruxelles, sont examinées les stratégies catholiques de reconquête de l'espace urbain au XX^e siècle. S'inspirant des théories hygiénistes développées depuis les années 1900, elles visent, en associant l'État, les autorités locales et l'initiative privée, à permettre aux familles d'accéder à un logement décent. Le projet intègre au départ, dans les années 1920, les catholiques et les socialistes. Des architectes des deux piliers coopèrent d'ailleurs. Les socialistes abandonnent le projet dans les années 1930 (à la faveur de l'habitation multiple). Les catholiques en revanche poursuivent l'entreprise : leur urbaphobie traditionnelle les conduit à vouloir établir « la ville à la campagne ». Le projet de Kapelleveld est construit avec l'appui de nombreux catholiques, qui obtiennent le soutien de la municipalité, alors à majorité catholique. Les congrégations accompagnent l'opération en installant des bâtiments religieux. Cette cité se trouve investie par une manière d'imaginaire utopique qui inspire deux romans au jeune écrivain Jean Libert : Transposition du divin (1936) et surtout Capelle-aux-Champs (1937). Dans ces romans, la cité-jardin se donne comme une microréalisation exemplaire marquée par une convivialité de type personaliste, elle-même inspirée par le philosophe français Mounier.

Mots-clés : cités-jardins, catholicisme social, littérature catholique, pastorale catholique, ville et religion.

The Catholic world and the garden cities in Brussels during the interwar period

From the analysis of the genesis and development of a garden city, Kapelleveld, located in a suburb of Brussels, the article examines the strategies initiated by 20th-century-Catholics to re-conquer urban space. Inspired by the hygienist theories developed since the 1900s, and involving the state, local authorities and private groups, this plan aimed to enable families access to adequate housing. In its initial phase during the 1920s, the project involved Catholics and socialists. Architects of the two pillars cooperated. Socialists abandoned the project in the 1930s (preferring the construction of apartment buildings). However, Catholics pursued the endeavor: their traditional urbanphobia led them to want to establish a "city in the countryside". The Kapelleveld project was built with the support of many Catholics, encouraged by the municipality, which had a Catholic majority. Religious orders joined the project and erected religious buildings. This city was invested by a utopian imaginary that inspired two novels written by the young Jean Libert : Transposition du divin (1936) and especially Capelle-aux-Champs (1937). In these Catholic novels, the garden city presents itself as an ideal microcosm marked by a sense of community close to the personalist ethos, itself inspired by the French philosopher Emmanuel Mounier.

Key words: garden cities, social Catholicism, Catholic literature, Catholic pastoral, city and religion.

El mundo católico y las ciudades-jardín en Bruselas en el período de entreguerras

A partir del análisis del origen y del desarrollo de una ciudad jardín, Kapelleveld, en la periferia de Bruselas, son examinadas las estrategias católicas de reconquista del espacio urbano en el siglo XX. Inspirándose en teorías higienistas desarrolladas desde

los años 1900, éstas apuntan, asociándose al Estado, las autoridades locales y la iniciativa privada, a permitir a las familias el acceso a una vivienda decente. El proyecto integra, en principio, en los años 1920, a católicos y socialistas. Arquitectos de los dos “pilares” cooperan, además. Los socialistas abandonan el proyecto en los años 1930 (a favor de la vivienda múltiple). Los católicos sin embargo continúan la empresa: su urbanofobia tradicional los lleva a querer establecer “la ciudad en el campo”. El proyecto Kapelleveld es construido con el apoyo de numerosos católicos, que obtienen el sostén de la municipalidad, entonces de mayoría católica. Las congregaciones acompañan la operación instalando edificios religiosos. Este barrio es revestido de un imaginario utópico que inspira dos novelas del joven escritor Jean Libert, Transposición de lo divino (1936) y sobre todo Capilla en los Campos (1937). En estas obras, la ciudad-jardín se muestra como una micro-realización ejemplar marcada por una convivencia de tipo personalista, inspirada por el filósofo francés Mounier. Palabras clave: ciudades-jardín, catolicismo social, literatura católica, pastoral católica, ciudad y religión.